

## Tribune de Nancy Huston publiée dans Libération le 18 août 2016

**Et si les jeunes hommes qui se tournent vers Daech ne toléraient pas leurs propres faiblesses ? Et transformaient leur terreur intime en une terreur politique ? Face au fanatisme, il faut prendre conscience de l'importance du corps et des pulsions.**

Face au fanatisme et au populisme, comment faire entendre la parole des penseurs et des humanistes ? Sujet, donné d'avance, d'un débat auquel j'ai récemment pris part à Avignon. Le problème, c'est que l'humain ne commence pas par la religion ou la politique mais par le corps. Avant d'être un gentil penseur humaniste, fleuron de la civilisation occidentale, on est un fœtus puis un gamin, perpétuellement en interaction avec autrui. Or le fanatisme et le populisme parlent tous deux au corps, aux pulsions. Ils parlent au besoin qu'ont chaque garçon et chaque homme, différemment des filles et des femmes, d'exister, plaire, impressionner, appartenir. La parole des penseurs et des humanistes ne peut être reçue que par ceux qui mangent et dorment bien, font l'amour à peu près comme ils le souhaitent, ne craignent pas pour leur survie. Si on oublie ça, on est dans la candeur... Le vœu pieux... La suffisance... Beaucoup plus que les femmes, les hommes ont tendance à vivre leur virilité par solidarité (en se liant entre eux) et par procuration (en s'identifiant à d'autres hommes dont ils suivent et célèbrent les exploits). Dans les sociétés traditionnelles, chaque garçon était valorisé et pris en charge par le groupe d'hommes et sentait son avenir viril garanti depuis l'enfance. Grâce à des rites de passage, l'apprentissage de la chasse, de la guerre et d'un métier masculin, il avait sa place garantie dans la société. De nos jours, une majorité de garçons voient mal comment faire, quoi faire, qui imiter, à quoi ressembler, pour se sentir homme - contrairement à ce que suggère la phrase la plus citée de Beauvoir, le «devenir homme» est plus ardu que le «devenir femme». Ayant compris qu'il fallait admettre l'égalité entre les sexes, on est embêté par ce qui en pointe la différence. Pas trace d'un discours public au sujet de l'âge nubile. Or, à la puberté, les corps se réveillent à leur sexualité naissante, préparent garçons et filles (qu'ils aient ou non l'intention de procréer) à se reproduire. On ne s'aperçoit pas à quel point le corps d'un garçon, les besoins et les pulsions de son corps peuvent lui poser problème.

Que doit-il faire de ses désirs ? Une des fonctions pérennes des religions a été d'aider les mâles à organiser, gérer et contrôler leurs pulsions sexuelles. Faire de la masturbation un péché et de l'adultère un crime était certes répressif, mais avait au moins le mérite de reconnaître le penchant inné des hommes pour ces comportements. A leur sujet, la société laïque demeure résolument muette et les études de genre abandonnent le terrain en décrétant obstinément que *«l'un est l'autre»*. *«Les jeunes hommes d'aujourd'hui concluent un peu vite que leur instinct sexuel est dérangent, gênant, étrange et hostile à l'esprit»*, écrit Robert Bly dans *l'Homme sauvage et l'enfant, l'avenir du genre masculin*. Il faut écouter ce poète américain, instigateur puis quasi-gourou des groupes d'hommes ayant brièvement fleuri aux Etats-Unis dans les années 80-90 : *«La détresse des hommes s'est régulièrement accrue depuis les débuts de la révolution industrielle, leur désarroi atteignant aujourd'hui une ampleur qui ne peut plus être ignorée.»* Bly pointe *«l'insuffisance des mythologies qui nous guident, lesquelles occultent les affects et sentiments masculins, assignent aux hommes une place céleste plutôt que terrestre, leur apprennent à obéir aux pouvoirs forts»*.

Les intellectuels français ont l'habitude de taire ces vérités rustiques. Ils se défoulent en vénérant Sade, Lautréamont ou Houellebecq, et hurlent «Gnagnagnagna... Pauvre conne !» si on les attaque à l'improviste, mais sont si fiers de leurs convictions égalitaristes qu'ils n'osent pas se rappeler leur propre puberté. Certains auteurs américains échappent à cette forme de

schizophrénie ; écoutons Ta-Nehisi Coates, brillant écrivain africain-américain, fils d'un Black Panther. Dans son autobiographie, *The Beautiful Struggle* (la lutte magnifique), Coates écrit : «*Il y avait le machisme bouillonnant de la puberté qui, la plupart du temps, se terminait par des échanges de coups. Il y avait l'absence des hommes et des pères, des hommes qui pouvaient instruire les garçons en matière de nuance et d'intelligence. [...] En présence des filles, j'étais paralysé de peur, et cette peur dissimulait une croyance dure comme fer que je n'avais rien de valable à proposer ou à dire.*» Que faire pour se prouver homme ? C'est là que les métaphores commencent à circuler, entre instruments et armes, sports et guerre, religions et politique, virilité et pouvoir.

Coates, lui, décide d'apprendre à jouer du tambour. «*Le djembé, la manière dont il pend entre les jambes, est la virilité même et attire spécialement les jeunes garçons à la recherche d'une manière d'exprimer les changements qui crépitent à l'intérieur.*» Plus tard, ayant maîtrisé la technique du djembé, Coates participe à une session de jam qui le comble : «*La sensation d'unité que cela m'avait donné pourrait être comparée avec le phénomène religieux. Face à mon sentiment d'échec, face au soudain abandon parental, faire du tambour ensemble était comme une séance de spiritisme [...]. Chacun jouait sa partie avec son propre son, mais nous ne faisons plus qu'un.*» Cette même sensation d'unité se produit dans les moments critiques pour les membres d'une équipe de foot ou d'une unité de combat. Par centaines de milliers, d'autres hommes participent à la joie qui envahit le corps des footballeurs ou des soldats et connaissent une sorte de virilité par procuration. Les femmes, elles, cherchent rarement à exalter leur féminité à travers des activités collectives, que ce soit directement ou par procuration. Même là où elles pourraient le faire, elles ne forment ni équipes de foot, ni groupes de percussion, ni armées.

Arrivant dans un bar juste après la victoire de l'Islande sur l'Angleterre, on tombe sur un bonhomme très ivre, tout joyeux que les Anglais aient pris une raclée et que la France n'aura donc pas à les affronter en quart ou en demi-finale. On lui signale que si les Islandais ont battu l'Angleterre, ça n'ira peut-être pas tout seul pour la France. «*Mais vous plaisantez ?* rétorque-t-il. *On va les baiser, oui !*» Et de joindre le geste au mot, prenant des deux mains une femme imaginaire et lui infligeant des coups de reins violents et répétés. Comme on sourit de façon circonspecte, il se lance dans une diatribe, ponctuant chaque phrase d'un bras d'honneur : «*Tout de même vous savez ce que c'est la France ! On le mérite ! On en a assez bavé, on a été bombardés ! Alors que les Anglais, eux, se sont dégonflés... La France, on est allés au Mali, oui ! On les a eus, les connards ! Et voilà ! Toute l'Afrique, c'est nous, c'est la France ! On va lui faire sa fête à la Chine aussi !*»

A l'école, dit Coates, face aux insultes et aux brimades des garçons blancs, «*on se mit [...] à tâtonner dans le noir à la recherche de notre virilité*». Un jour, Fruitie, ami de Coates qui se faisait régulièrement tabasser par la bande des Blancs, lâcha ce «*joyau*» : «*Il m'avoua qu'il avait peur mais que, cerné par des malabars, il citait Rakim Allah et que ça le rendait plus dur qu'il ne l'était l'instant d'avant.*» Plus dur dans quel sens ? Dans tous les sens, inextricables. Etre plus dur, c'est être plus macho, plus homme, c'est bander, avoir le droit de faire l'amour, connaître des femmes qui vous reconnaissent ce droit. Que raconte le rap de Rakim Allah ? «*Vous êtes saint, vous êtes saint, il n'y a pas d'autre dieu que vous*» d'une part, mais aussi : «*Les meufs se font poignarder dans le dos, jusqu'à ce qu'elles aient des spasmes*» ; «*Les gonzesses gémissent rien que pour approcher de mon trône / et humer mon eau de Cologne et être seules avec Ra / Fête du sexe à la maison, je suis la testostérone.*»

Ratés, esseulés, sans père ni autre modèle viril valorisant, humiliés, sans avenir crédible, sans la moindre perspective de séduire une femme en incarnant un des modèles acceptables de virilité contemporaine (sinon superstar de la politique ou du sport, au moins détenteur d'un emploi valable), les jeunes Français et Belges qui, aujourd'hui, se tournent vers Daech ne se supportent pas. Et comme il est insupportable de ne pas se supporter, ils transforment leur terreur intime en terreur politique. A l'époque de leur fécondité maximale, ils adhèrent à une idéologie virulente et se fondent religieusement dans une masse masculine, comme l'ont fait les robespierristes, les bolcheviques, les SS, les guévaristes, les Khmers rouges... La liste est longue. Plutôt que de plaquer sur ces comportements l'épithète facile et creux de *barbares*, on ferait mieux de se rappeler que ceux qui tiennent à se prouver une force impitoyable, ont été petits. Qu'ils se sentent ou se savent encore faibles et poreux. «*Je me suis toujours interdit toute compassion*, déclare Hitler dans *la Chute* (2004) d'Oliver Hirschbiegel. *J'ai toujours combattu mes sentiments intimes de la même façon que les races inférieures, avec une vigueur brutale. Impossible de faire autrement.*» Avant la définition folle et paranoïaque de l'ennemi extérieur (juif, femme, homosexuel, etc.), on s'acharne contre l'ennemi en soi : sa fragilité. Si on oublie ça, on ne fera jamais que reprendre en les inversant leurs propres schémas manichéens, pauvres et éminemment destructeurs. Il est probable qu'on ne puisse pas faire grand-chose face au fanatisme et au populisme des autres pays ; mais chez nous, le discours humaniste serait mieux entendu s'il était moins chaste, moins châtié, moins châtré. S'il regardait en face le fait criant que les initiatives terroristes sont prises à 100 % par de jeunes corps mâles. S'il savait aborder, explicitement mais avec délicatesse, la question du corps masculin. S'il songeait à aider les garçons français - surtout les plus économiquement et socialement vulnérables - à gérer leur puberté, avec tout ce que celle-ci trimballe de pulsions, de passions et d'impatiences. Voici les questions qu'il s'agirait donc de poser : comment offrir à ces hommes autre chose en matière de liberté sexuelle que la pornographie ? Autre chose en matière d'emploi que le deal ? Autre chose en matière de respect que les injures et vexations auxquelles ils sont exposés depuis l'enfance ? Autre chose en matière d'avenir que le RSA et des CDD ? Là, on aura peut-être jeté enfin une pierre dans le jardin du fanatisme et du populisme.

Dernières parutions : le Club des miracles relatifs et Carnets de l'incarnation - textes choisis, 2002-2015, éditions Actes Sud, 2016.

A paraître en septembre, un essai double, Sois belle / Sois fort, aux éditions Parole.